

## I. La chrétienté à la veille de la Réformation

Avant de nous pencher sur le mouvement de la Réforme protestante du 16<sup>e</sup> siècle, appelée aussi Réformation, voyons quelles en ont été les prémisses, quel en fut le terrain, et quand ces prémisses sont apparues. Autrefois les protestants opposaient la Réformation au Moyen âge. Aujourd'hui nous voyons mieux les aspects lumineux du Moyen âge tardif, et ne le considérons plus forcément comme une période sombre précédant la Réformation.

### 1. La piété populaire

La piété populaire présente, certes, des aspects excessifs : les historiens ne manquent pas de relever les excès du culte des saints, l'importance accordée aux pèlerinages, la multitude des exercices de piété. Mais deux éléments nouveaux apparaissent : les signes d'une piété personnelle se multiplient, et la quête de textes écrits en plus de la parole prêchée s'affirme. Des Bibles en langue vernaculaire sont éditées, et aussi de nombreux écrits d'édification et d'enseignement.

### 2. La théologie

La théologie scolastique est toujours présente dans la *via antiqua* qui remonte à Thomas d'Aquin, et dans la *via moderna* qui provient d'Occam et qui est représentée à la fin du Moyen âge par Gabriel Biel. Ce dernier courant s'intéresse à l'individu et à la révélation transmise et interprétée par l'Église, en opposition à la raison et à la démarche intellectuelle. Il insiste sur la souveraineté de Dieu, mais aussi sur la possibilité, pour l'homme, de se préparer à l'obtention de la grâce par des œuvres méritoires. Vers la fin du Moyen âge, de nombreux théologiens cherchent à réduire la distance entre scolastique universitaire et piété vécue, en particulier à travers la « théologie de la piété » et le mouvement de la *devotio moderna*.

### 3. La critique de l'Église

Beaucoup de laïcs critiquent l'Église et le clergé. On parle aujourd'hui d'un anticléricalisme du 16<sup>e</sup> siècle, qu'il ne faut pas confondre avec celui du 19<sup>e</sup> siècle, car il ne remet pas en question l'Église comme dispensatrice du salut, mais critique simplement les abus. Il est vrai que de nombreux laïcs méprisent les clercs et les moines. Le fossé se creuse entre les attentes des croyants et l'offre de l'Église.

### 4. L'appel à des réformes

Comme on sait, l'appel à une « réforme de l'Église dans sa tête et ses membres » devient de plus en plus fort au 15<sup>e</sup> siècle. Les aspirations à des réformes sont

exprimées par des théologiens tels que Jean Hus, Jean Gerson et Nicolas de Cues. De leur côté, les conciles de Constance, de Bâle, de Ferrare et de Florence s'étaient préoccupés de réformes. La Réforme, ou Réformation constitue un sujet important lors des diètes d'Empire. La Réformation doit s'appliquer à l'Église et à la société. De plus en plus, les autorités civiles interfèrent dans la vie de l'Église. L'humanisme vise l'amélioration de la chrétienté au moyen d'un renouvellement de la théologie. On veut se détourner de la scolastique et retrouver les sources bibliques et patristiques. Une nouvelle pédagogie est mise en œuvre, en vue d'un renouveau moral dans le clergé et le peuple. Des théologiens réformistes tels que Wessel Gansfort sont proches de l'humanisme ; ils ne critiquent pas seulement les abus dans la vie de l'Église, mais aussi certains points doctrinaux : critique de l'idée de mérite, de l'efficacité des indulgences, de la hiérarchie, de l'autorité doctrinale de l'Église. Cependant leur rayonnement reste limité. Il faut noter aussi l'émergence d'une mentalité de type apocalyptique, en attente de changements brutaux.

## 5. Des réformes réalisées

Certaines réformes sont introduites. Dans les ordres, une observance plus stricte de la règle est mise en œuvre en certains lieux. Le niveau culturel des clercs s'améliore, grâce à la diffusion de livres et la création de nouvelles universités. Les autorités civiles des villes mettent en place des postes de prédicateurs (tel Geiler de Kaysersberg à Strasbourg), pour améliorer l'annonce du message chrétien. Mais de nombreuses résistances et des forces anti-réformatrices empêchent des réformes décisives. Les immunités des clercs, les relations non clarifiées entre pape et concile ou entre autorités ecclésiastiques et autorités civiles contribuent à ces tergiversations. Ainsi les chanoines de Saint-Pierre-le-Vieux et de Saint-Pierre-le-Jeune à Strasbourg réussissent, par un appel au pape, à empêcher une réforme décidée par l'évêque en 1509.

Toutes ces tendances du Moyen âge tardif ne peuvent pas suffire à expliquer la quête et l'entrée en scène de Luther. Mais elles aident à comprendre pourquoi Luther a connu une réception spontanée et enthousiaste, en Allemagne d'abord, puis en Europe, aussi chez certains, comme Érasme, qui se détourneront de lui plus tard. La division apparue au 16<sup>e</sup> siècle émane d'une piété vivante et d'une forte attente vis-à-vis de l'Église au 15<sup>e</sup> siècle.

## II. La Réformation

### 1. Les débuts de Luther

Nous ne pouvons que résumer ici l'histoire des débuts de Luther. Né en 1483, il devient moine augustin en 1505. En 1512 il devient professeur chargé de commenter la Bible à Wittenberg. La théologie scolastique lui est familière, surtout l'occamisme et son dernier grand représentant Gabriel Biel. Il lit les œuvres du Père de l'Église Augustin.

Le combat de ce dernier contre le moine Pélage est déterminant pour Luther. Pélage défendait l'opinion que l'homme était libre de se décider pour ou contre la foi. Luther découvre aussi Tauler et la mystique allemande.

Selon ses témoignages ultérieurs, Luther a vécu une crise religieuse au couvent. Il ressent les limites de la recherche de performances dans la piété ; il désespère de lui-même et de l'image du Christ, juge céleste. L'aide spirituelle de son provincial Staupitz, ainsi que le travail biblique conduisirent à une libération. Dans son travail à l'université, Luther interprète les psaumes, puis l'épître aux Romains et d'autres épîtres pauliniennes. Il élabore des séries de thèses témoignant de son opposition à la théologie scolastique, en particulier occamiste. Il s'oppose au libre arbitre de l'homme et à toute possibilité de se préparer par ses propres moyens à la réception de la grâce et à une coopération avec la grâce pour l'obtention du salut. Il insiste sur la perdition de l'homme devant Dieu, sur la justice donnée par Dieu en Jésus Christ, la dépendance permanente du pécheur face à cette justice reçue, et la foi qui s'attache à la promesse de Dieu.

La critique de l'Église et de la situation ecclésiale reste pourtant modérée jusqu'en 1517. Il est vrai que Luther se plaint des mauvais sermons, des prédicateurs bavards et de leur vie pas toujours exemplaire, et aussi de Rome, de la curie et du droit canonique. Mais en cela il ne se démarque pas vraiment d'un grand nombre de ses contemporains. Il ne remet pas en question la hiérarchie ecclésiale. Les évêques sont à ses yeux les successeurs des apôtres. Il accepte encore sans la contester la papauté en tant qu'institution.

## 2. Luther et les indulgences

Luther n'est pas seulement professeur, il est aussi prêtre et confesseur. C'est à ce titre qu'il est confronté au problème des indulgences. Les indulgences, qui remontaient au 11<sup>e</sup> siècle, concernaient les peines temporelles imposées par l'Église lors de la confession des péchés. L'indulgence accordait la remise de ces peines. Mais peu à peu l'indulgence avait été étendue aux peines imposées par Dieu, à celles qui n'avaient pas été reconnues et expiées du vivant des croyants et qui devaient être expiées au purgatoire. Thomas d'Aquin enseignait que les défunts pouvaient, eux aussi, être libérés des peines du purgatoire grâce à des indulgences que les vivants pouvaient acquérir pour eux.

Il est vrai que, à l'origine, l'indulgence est liée à une repentance sincère et des efforts personnels, mais avec le temps elle fut utilisée par Rome et certains princes ecclésiastiques, et aussi par quelques autorités temporelles, à des fins commerciales. L'indulgence se fondait théologiquement sur le « trésor » de l'Église constitué par les mérites surrogatoires du Christ et des saints, et sa gestion relevait en dernière instance du pape. Mais, à la fin du Moyen âge, de nombreuses questions restent ouvertes. La pratique de l'indulgence a conduit au temps de Luther à toutes sortes de déviations. Elle entraînait une sécurité trompeuse, et finalement une repentance trop superficielle.

C'est pour parer à ces déviances que Luther rédige ses 95 thèses en 1517. Les a-t-il affichées ? On en discute. Ce qui est sûr, c'est qu'il les envoie à l'archevêque de Mayence et à l'évêque du Brandebourg, et qu'elles se répandent aussitôt comme une traînée de poudre à travers tout l'Empire. Dans ces thèses, la pénitence est considérée comme une attitude permanente du chrétien, et non comme un acte sacramentel. Le pape ne peut remettre que les peines qu'il a imposées lui-même. Son action ne peut interférer au purgatoire, que Luther interprète de manière symbolique. Il faut préférer la repentance et les bonnes œuvres à l'indulgence. Le vrai trésor de l'Église, ce ne sont pas les mérites surrogatoires des saints, mais l'Évangile. Même ceux qui plus tard s'opposeront à Luther, tels Cochläus et Eck, adhèrent à certaines de ses critiques. Des historiens catholiques du 20<sup>e</sup> siècle, tel Erwin Iserloh, voient dans ces thèses de Luther une contribution à une clarification nécessaire. Mais pour les adversaires de Luther, ces thèses constituaient une critique de l'Église et de ses sacrements, et une atteinte à l'autorité du pape.

### 3. L'Église

En effet, dans les 95 thèses et de plus en plus par la suite, Luther va poser la question de l'Église et des autorités dans l'Église. Il s'en prend à la prétention de la papauté à disposer des mérites des saints et de pouvoir agir sur l'au-delà. Se heurtant à l'opposition de Rome, il affirme que l'Église n'a pas de chef terrestre. Son seul chef est le Christ, présent par l'Évangile annoncé par des témoins qui, ministres de la Parole ou simples fidèles, sont tous prêtres. Et l'Église de Jésus Christ est là où la Parole de Dieu est annoncée et les sacrements célébrés selon l'Évangile.

### 4. L'accueil du message de Luther

Le message de Luther a été entendu et reçu par de vastes couches de la société européenne. Nous ne décrivons pas longuement les raisons de son succès : le rôle de l'imprimerie, la force des idées de Luther, la portée libératrice du message, mais aussi les capacités de publiciste de Luther, les attentes de la société du 16<sup>e</sup> siècle.

Mais tout le monde n'a pas reçu ou accepté le message de Luther. Ce dernier s'est heurté en particulier à Rome qui a exigé qu'il se rétracte. Son refus a entraîné la division de l'Église d'Occident, ce qui n'a pas empêché que, par la suite, notamment aux Conciles de Trente et de Vatican II, un certain nombre de ces propositions ou revendications de Luther aient été prises en compte dans l'Église romaine.

### 5. Luther est excommunié

Nous ne pouvons qu'évoquer sommairement le procès intenté par Rome à Luther, qui a duré de 1518 à 1521. Il n'est pas livré à Rome par son prince territorial, mais entendu par le cardinal Cajetan à Augsbourg. Vu que le cardinal n'a pas opposé suffisamment de témoignages scripturaires aux yeux de Luther, celui-ci ne s'est pas laissé convaincre de se rétracter. En 1519, lors de la Dispute de Leipzig, il conteste l'institution divine de la papauté et émet l'opinion que les conciles peuvent se tromper.

Après que plusieurs facultés de théologie eurent donné leur avis, la bulle *Exsurge Domine* est promulguée en 1520, accusant Luther d'hérésie et le sommant de se rétracter dans les 60 jours. Les 41 affirmations de la bulle traitent du sacrement de pénitence, du ministère des clés et de la mise en cause du libre arbitre par Luther. Les commentaires bibliques de Luther et ses écrits de l'année 1520 n'étaient pas encore connus à Rome et ne pouvaient être pris en compte. Luther s'oppose à la bulle par un écrit et la brûle. Il accuse de son côté le pape d'hérésie. Le 3 janvier 1521 il est excommunié par Rome, et, lors de son audition en avril devant la Diète de Worms, qui le sommait derechef à se rétracter, il est mis au ban de l'Empire.

## 6. Pourquoi la rupture ?

Pourquoi, comment en est-on arrivé à la rupture ? Luther contestait certaines doctrines du Moyen âge tardif sur l'homme, sur le péché originel et sur la coopération de l'homme à son salut, et il enseignait la justification par la foi. Dans la perspective de l'Église de son temps il était un novateur et un hérétique. Certaines de ses conceptions étaient difficilement recevables dans le cadre de la doctrine ecclésiale d'alors. Mais la forme théologique de cette doctrine au Moyen âge tardif était-elle la seule possible ? Joseph Lortz, à l'origine, en 1940, d'une certaine revalorisation catholique de Luther, a même défendu l'opinion que Luther a vaincu en lui-même un catholicisme qui n'était pas catholique ! N'était-ce pas la théologie de saint Augustin qui réapparaissait avec Luther ? D'autres, tel le dominicain Otto Hermann Pesch, sont d'avis que la pensée de Luther, malgré les différences certaines, pouvait être conciliée avec celle de Thomas d'Aquin.

On a parfois traité Luther de prophète, aussi dans l'espace catholique. Lui-même s'opposait à cette qualification. Dans l'histoire de la chrétienté, des figures comme François d'Assise, Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila ont appelé l'Église et la hiérarchie à la pénitence et à des changements, sans que cet appel entraînaît la rupture. Dans le cas de Luther au 16<sup>e</sup> siècle, cela ne semblait plus possible. La rupture fut consommée, Luther ne fut pas reçu et souvent, même aujourd'hui encore, accusé de subjectivisme.

## III. De Luther aux Églises protestantes

### 1. Le mouvement évangélique

Luther ne resta pas seul avec son message. D'autres théologiens reprirent ses impulsions, tout en intégrant et en développant ses idées de manière différenciée. Citons entre autres Melanchthon, qui publie en 1521 les *Loci Communes*, une première présentation d'ensemble de la théologie réformatrice, et dont l'action a été décisive pour la création d'Églises et d'écoles évangéliques. Il faut nommer aussi Bugenhagen et Brenz, puis la personnalité très marquée de l'ancien dominicain Martin Bucer, le réformateur strasbourgeois, et enfin Zwingli. À partir de 1524, les chemins

des deux derniers se sont désolidarisés de celui de Luther. Mais Bucer rejoindra de nouveau Luther par la Concorde de Wittenberg de 1536.

Le mouvement évangélique ne s'est pas limité aux théologiens. Transmis par l'action des prédicateurs évangéliques dans des villes comme Strasbourg, par de nombreux écrits et tracts, par la traduction de la Bible par Luther, par des images et des chants, le message évangélique s'impose en l'espace de quelques années dans de nombreux lieux, chez les conseils des villes et les princes, chez les nobles et l'homme du commun. Les causes de cette réception sont très diverses. Elles sont d'abord de nature religieuse. Le message de la justification par la foi libérait les hommes de la pression d'une société axée sur la performance religieuse. La tension entre une spiritualité profondément intérieure et les cérémonies extérieures était surmontée par le message évangélique qui mettait en avant la Parole de Dieu et la foi. Ce message comportait aussi une nouvelle orientation des bonnes œuvres, dans l'accomplissement de tâches quotidiennes, dans la valorisation de la profession, de la famille et de la société.

Le message évangélique est lié aussi à des valeurs communautaires : l'idée du bien commun, l'intégration du clergé dans la société, le refus de la mendicité, le développement de l'assistance aux pauvres, ces notions déterminèrent la vie et les règles de conduite dans les villes et les villages.

Certes, des facteurs non théologiques ont aussi joué un rôle : la volonté de certaines autorités civiles d'exercer leur pouvoir dans tous les domaines, l'anti-romanisme de la société allemande, les désirs de liberté et d'ascension sociale de certaines couches de la société.

## 2. Les changements

À leur corps défendant, Luther et les siens mettent en place des Églises séparées de Rome et introduisent un certain nombre de changements. Ceux-ci concernent d'abord le culte : la messe perd son caractère sacrificiel, le chant d'assemblée se développe, la cène est distribuée sous les deux espèces, mais est célébrée moins fréquemment. Le déroulement des baptêmes, des mariages et des enterrements est simplifié, les lieux de culte sont plus dépouillés. Sur la base du sacerdoce universel des croyants, la différence entre clercs et laïcs est gommée, le statut privilégié des clercs est aboli, les pasteurs, mariés, sont intégrés dans la société. Les couvents sont fermés. L'assistance des pauvres est restructurée, de nouvelles écoles latines voient le jour. Un nouveau droit matrimonial est élaboré, des tribunaux matrimoniaux, non ecclésiastiques, sont établis. Les biens d'Église sont saisis – non sans difficultés – pour assurer l'organisation de l'Église, les salaires des pasteurs, l'entretien des écoles et l'assistance publique, voire afin de construire des routes, par exemple.

#### IV. Variations et divergences à l'intérieur du camp réformateur

Nous serons forcément sommaire. Il faudrait parler de Zwingli, le réformateur de Zurich pour lequel la cène était simplement un repas commémoratif du Christ et une confession de foi. D'après lui, le Christ était présent seulement spirituellement, alors que Luther était attaché à la présence réelle du corps et du sang du Christ dans le pain et le vin.

##### 1. Calvin et Genève

Soyons un peu plus explicite au sujet de Calvin, théologien français dont le rayonnement avait été préparé en France par l'évangélisme puis par l'apparition d'écrits luthériens.

En France, l'« évangélisme », représenté par certains humanistes tel Lefèvre d'Étaples, avait préparé le terrain à un accueil du message luthérien. Ce message se répandit rapidement grâce à l'apparition et l'influence d'écrits luthériens. L'Église officielle, les universités et la royauté s'opposaient dans l'ensemble au mouvement luthérien. Malgré cela, quelques communautés « luthériennes » apparurent vers 1540 comme à Meaux.

Après un premier essai d'établir une Église évangélique à Genève entre 1536 et 1538, qui prévoyait entre autres l'exclusion des pécheurs de la cène et une confession personnelle de la foi de tous les habitants de Genève, Calvin avait échoué dans cette ville. Mais, après un séjour de trois ans à Strasbourg, il est rappelé à Genève. Dans sa théologie de la gloire de Dieu, il enseigne aussi, dans son *Institution chrétienne*, la double prédestination. Dans l'ensemble on peut dire que Calvin est proche de Luther, mais il insiste davantage sur la distance entre Dieu et l'homme, sur l'importance de la loi, y compris pour les croyants, sur la validité permanente de l'Ancien Testament, sur l'action du Saint-Esprit ; il défend une conception de la cène où le croyant a part au corps et au sang du Christ par l'action du Saint-Esprit, mais les éléments du pain et du vin sont nettement séparés du corps et du sang du Christ. La réflexion de Calvin a surtout porté sa vie durant sur l'ecclésiologie, dans la théologie et la pratique : sa doctrine des quatre ministères, sa création de consistoires, sa discipline ecclésiastique ont marqué de manière déterminante la tradition réformée, même si Calvin n'était pas fermé à d'autres formes d'ecclésiologie, concernant par exemple l'Angleterre, ou au ministère épiscopal tel qu'il le trouvait dans d'autres pays, sans le rejeter.

Calvin a engagé des discussions approfondies avec l'Église romaine, mais aussi avec des tendances libertiniennes et d'autres, comme on peut le constater dans son Épître à Sadolet. Malgré toutes sortes d'oppositions, il a réussi à faire de Genève, jusqu'à sa mort en 1564, un centre important de la tradition réformée et de la Réforme en Europe, en particulier par l'action de l'Académie de Genève. Son influence s'exerça d'abord en France, dont les pasteurs furent formés à Genève. Ses conseils très écoutés concernaient la vie de l'Église, la confession, mais aussi les sympathisants hésitants que Calvin traitait de « Nicodémites ». Puis son influence toucha d'autres pays tels

que l'Écosse, les Pays-Bas et l'Europe de l'est. Son accord avec Bullinger, le successeur de Zwingli, par le *Consensus Tigurinus* de 1549, provoqua des discussions enflammées avec le luthérien Westphal.

## 2. L'Angleterre et l'anglicanisme

En Angleterre, la rupture du roi Henri VIII avec Rome, qui refusait de reconnaître son divorce d'avec Catherine d'Aragon, provoqua la création de l'Église anglicane. Le terrain avait été préparé par les Lollards, par la critique des abus et par l'arrivée des écrits de Luther. Mais ce n'est qu'après la mort du roi en 1538 que des doctrines réformatrices sont adoptées, entre autres dans le deuxième *Prayer Book*, dans les *42 Articles*, puis en 1563 dans les *39 Articles*. Le roi reste chef de l'Église, et les évêques sont maintenus. L'intermède sanglant sous la reine Marie Stuart ne put arrêter l'évolution que de manière passagère. Une confession anglicane vit le jour, qui conciliait des usages traditionnels dans le culte et dans la structure ecclésiale avec des doctrines évangéliques, et donna naissance à une *via media* parfaitement ouverte à une diversité théologique.

## 3. Les anabaptistes et les spiritualistes

Ils sont durement opprimés au 16<sup>e</sup> siècle, aussi bien par l'Église catholique que par les Églises protestantes. Les anabaptistes récusent le baptême des enfants et veulent rétablir dans les communautés l'Église primitive, en insistant sur la discipline. Ils veulent vivre selon le Sermon sur la montagne et rejettent l'usage de la violence et des armes par les croyants et la soumission de la communauté chrétienne aux autorités politiques.

Puis il y a des dissidents comme Thomas Müntzer qui plaide pour une mystique de type apocalyptique impliquant la séparation entre les croyants et les non croyants. Il se laisse entraîner dans une démarche révolutionnaire avec les paysans allemands révoltés.

Au-delà de ces diverses tendances apparaissent aussi des individus isolés tels que Gaspard Schwenckfeld et Sébastien Franck, qui prennent leurs distances à l'égard de toutes les Églises constituées et plaident pour une religion intérieure, qui va même au-delà du christianisme.

## V. Des tendances réformatrices dans l'Église catholique romaine

En réaction à la Réforme protestante, certes, mais aussi sur la base de prémisses proprement catholiques, les théologiens qui voulaient rester fidèles à Rome font des propositions de réformes, qui furent plus ou moins appliquées. Rome aussi était capable de reconnaître des fautes et d'aspirer à des réformes : c'est ce que montre l'émouvante confession du pape Adrien VI de 1523, même si ce dernier n'a régné que peu de temps. L'année suivante, le légat Campeggio élabore 35 articles visant à

supprimer les abus. Le moyen souvent évoqué pour entreprendre des réformes et répondre à la Réforme protestante est la réunion d'un concile général. Celui-ci met 20 ans à être réuni, et il met encore 18 ans avant de finaliser ses travaux. Mais en Allemagne, en France et en Angleterre, des synodes régionaux se sont attelés à des réformes en veillant à bien ancrer la foi traditionnelle de l'Église.

Plusieurs théologiens prônent des réformes et un renouveau théologique. Nous jugeons aujourd'hui de manière plus sereine que dans les siècles passés des hommes tels que Cajetan, Schatzgeyer, Clichtove, Contarini et Eck. Certains d'entre eux ont pu parler de *felix culpa*, d'une faute qui a entraîné le bien. « Les protestants rendent les catholiques plus pieux », disait Pirkheimer, de Nuremberg. Cependant, malgré des exceptions remarquables, tel l'évêque de Bâle Christoph von Utenheim, trop peu d'évêques s'investissent dans des réformes. Des impulsions à la piété sont données à partir de certains monastères tels que les Chartreux de Cologne, qui étaient devenus un centre de rassemblement d'âmes mystiques se référant à la *devotio moderna*. Dans l'ensemble, la réforme catholique consiste avant tout à créer de nouveaux ordres ou à rénover les ordres existants. En dehors des ordres, un renouveau de la théologie s'est manifesté dans l'école de Salamanque. Mais c'est surtout le Concile de Trente et l'action des jésuites qui exprimeront les préoccupations de réforme et de contre-réforme.

Les décrets doctrinaux et réformateurs du Concile de Trente ouvrent l'histoire du catholicisme moderne. Avec sa doctrine de la justification, le Concile s'oppose à des tendances semi-pélagiennes de la scolastique tardive, même s'il rejette le *sola fide* de la Réformation protestante. L'Écriture et la tradition sont placées sur le même plan pour fonder la doctrine de l'Église. C'est le Magistère qui donne l'interprétation authentique de l'Écriture. D'autres décrets doctrinaux concernent le péché originel, le purgatoire et les sacrements. Les décrets réformateurs concernent surtout le ministère épiscopal : obligation de résidence, création de séminaires théologiques pour la formation des futurs prêtres, obligation de synodes et de visitations. En outre, des abus sont supprimés, en particulier la vente d'indulgences. Chaque prêtre doit souscrire à la confession du Concile de Trente. Un index de livres interdits est établi.

## VI. Ruptures et divergences : formation de confessions et confessionnalisation

### 1. Accords et désaccords

Malgré tous les efforts et pour des raisons diverses, théologiques et non théologiques, il ne fut pas possible de maintenir l'unité ou de la retrouver. Cela devint manifeste lors des dialogues religieux de Haguenau, de Worms et de Ratisbonne, entre 1540 et 1541, et lors d'autres tentatives. À Ratisbonne, on s'accorde sur la conception de la justification, en liant la justice imputée à la justice effective opérée dans l'amour. Les désaccords concernent l'eucharistie ainsi que l'Église et son autorité pour l'interprétation de l'Écriture. La question d'une instance légitime semblait sans solution.

Les protestants rejettent l'opinion que le pape devait ratifier un accord éventuel. Ils rejettent aussi un concile où le pape aurait le dernier mot.

## 2. Vers la confessionnalisation

IL nous faut évoquer maintenant de manière globale la formation des confessions et la confessionnalisation qui s'opère au 16<sup>e</sup> siècle. Nous avons déjà souligné que les réformateurs protestants ne voulaient pas créer une nouvelle Église. La Confession d'Augsbourg de 1530 veut simplement supprimer les abus, promouvoir une prédication fidèle à l'Évangile et une doctrine pure. Les luthériens considèrent que leur Église est une expression de l'Église universelle, la *catholica ecclesia*. La Confession d'Augsbourg ne dit rien sur la papauté et reste ouverte à Rome. « Nous honorons l'autorité de l'évêque supérieur et universel de Rome et l'ensemble des autorités ecclésiastiques », écrit Melanchthon, l'auteur de la Confession à Campeggio. En 1555 encore, une autre Diète d'Augsbourg parle de « partis religieux » et non d'Églises.

## 3. Clarifier et se démarquer

Les diverses Églises, y compris l'Église romaine, reconnaissent bientôt la nécessité de se rassembler davantage, d'élaborer des clarifications et de se démarquer clairement des autres. Quatre grandes communautés religieuses se forment et quelques communautés marginales. Ces communautés divergent dans la doctrine, le culte et le droit, mais souvent aussi dans leurs valeurs et dans la vie de leurs membres. Ce processus de formation des confessions s'étirera sur des périodes relativement longues jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle.

## 4. État et Église

À quelques rares exceptions près, les nouvelles Églises confessionnelles sont partout liées aux États modernes naissants ; même là où cela n'est pas le cas, comme en France, elles dépendent de leur tolérance. Il ne s'agit pas seulement de l'allégeance des Églises luthériennes, nationales ou territoriales, à l'autorité quasi épiscopale du prince ou du roi ; le calvinisme aussi est presque toujours lié aux autorités politiques, tant dans sa forme territoriale que dans ses structures proprement ecclésiastiques. Une alliance entre Église et État s'est également formée dans le catholicisme moyennant les Concordats, sachant que l'influence et le contrôle de l'État sont stipulés – et appliqués – de manière diversifiée.

Au début, les Églises confessionnelles réussissent, pendant un temps assez bref, à se servir des nouveaux États modernes pour s'affirmer. Mais très vite, l'État va se servir des Églises en les utilisant pour ses propres intérêts. Les biens d'Église sont directement ou indirectement sécularisés dans l'espace protestant. Mais aussi dans l'espace catholique, l'État revendique de plus en plus de droits, même si cela ne peut se faire qu'avec l'accord de l'Église. Le principe suprême dans la confessionnalisation devient celui du *cujus regio, ejus religio* (C'est l'autorité du pays qui décide de sa

religion). Cependant, des Églises confessionnelles apparaissent sans l'intervention de l'État, comme en Pologne, en Bohême, en Moravie et en Transylvanie.

#### 5. L'attitude de la population

Quelle est la réaction du peuple ? Comment accueille-t-il la décision de l'autorité territoriale concernant sa confession religieuse ? Cela dépend des régions et des époques. Au début du 17<sup>e</sup> siècle on n'était plus aussi enclin qu'au milieu du 16<sup>e</sup> à changer de religion au gré du seigneur. L'appartenance religieuse s'était consolidée et une conscience confessionnelle s'était développée. Même si, au 16<sup>e</sup> siècle, les exemples de résistance contre l'introduction d'une nouvelle manière d'être Église et contre des changements du culte ne manquaient pas, surtout à la campagne, on peut dire que, en général, le changement se passait sans trop de tensions. La population à sa base était souvent tellement ignare qu'elle ne remarquait pas toujours les changements, surtout dans le luthéranisme qui avait conservé de nombreuses cérémonies traditionnelles.

#### 6. Les formes de la confessionnalisation

La collaboration de l'Église et de l'autorité territoriale avait pour objectif désormais d'approfondir la conscience confessionnelle de chaque groupe et d'enraciner un christianisme confessionnel dans toutes les couches de la société, qu'il s'agisse de doctrine ou de règles de vie. Une orientation clairement définie est élaborée grâce aux confessions de foi, aux Ordonnances ecclésiastiques et aux décrets conciliaires. Des catéchismes servent à former le peuple, et ils sont expliqués dans les sermons ou par d'autres moyens. S'y ajoutent de nombreux écrits, recueils de prières et de cantiques, traités d'édification, martyrologes. La formation des ministres est organisée avec soin dans les universités et les séminaires, institutions liées respectivement à une confession. Cette formation accrue s'adresse non seulement aux prêtres et pasteurs, mais aussi aux laïcs. La confessionnalisation entraîne toujours un contrôle accru, au moyen de visitations, d'inspections ou de l'inquisition. La vie des paroisses et des paroissiens est documentée avec minutie dans les registres ecclésiastiques, de baptêmes, de mariages et de décès, et aussi dans les rapports d'inspection. Il faut évoquer également les diverses formes de discipline ecclésiastique ou morale. Toutes ces mesures servent à déterminer et à unifier la vie ecclésiastique et les normes respectives à l'intérieur des confessions.

#### 7. Les conséquences

- L'apparition des confessions a permis un approfondissement de la piété de leurs membres, qu'on pouvait mieux suivre et influencer, même si des plaintes au sujet d'une piété superficielle ou non conforme ne manquaient pas.
- Avec la confessionnalisation, la culture unitaire du Moyen âge se poursuit dans le cadre des États territoriaux, même si elle ne réussit pas toujours à s'imposer, comme en Hongrie et en Transylvanie, où les confessions sont liées à des communautés ethniques spécifiques et non à une entité nationale.

- La confessionnalisation a, dans l'ensemble, entraîné une consolidation ou même une sacralisation de l'autorité d'État, en particulier dans les espaces protestants où le statut privilégié des clercs avait été aboli. Avec le commandement du Décalogue incitant à respecter les parents, les sujets étaient astreints à l'obéissance aux autorités. Il est vrai que les autorités étaient affaiblies lorsqu'une forte minorité confessionnelle existait face à elles. Aujourd'hui on a tendance à nuancer l'affirmation, souvent exprimée, que le luthéranisme aurait promu l'obéissance des sujets, et le calvinisme la liberté et la démocratie ; les théories de résistance et le potentiel de résistance n'étaient pas fondamentalement différents d'une confession à l'autre.
- Quoiqu'il en soit, la confessionnalisation a contribué fortement à l'identité politico-culturelle des États européens, comme on peut le constater par exemple en Espagne et en Scandinavie. Dans d'autres pays comme l'Allemagne et la Suisse, ce constat vaut pour les territoires respectifs ou les cantons. Pour les relations entre États, les confessions ont joué un rôle non négligeable. À certains moments, les blocs protestant et catholique se faisaient face, ce qui a, par exemple, conduit à la Guerre de Trente ans.
- Même si les confessions étaient étroitement liées à tel ou tel État européen, chaque Église se considérait comme universelle et traitait les autres d'hérétiques. Cette revendication a trouvé son expression dans la mission, grâce à laquelle chaque dénomination confessionnelle a voulu s'étendre et s'affirmer en dehors de l'Europe.
- Pour ce qui concerne les Églises confessionnelles particulières, il faut noter que l'appartenance confessionnelle s'est largement exprimée dans une profonde et permanente opposition à l'autre confession. Comme on insistait surtout sur les différences, on oubliait l'héritage commun. La conséquence en fut un appauvrissement et une étroitesse d'esprit. Dans la vie ecclésiale, des rites tels que les processions acquièrent des aspects militants et antiprotestants, de même que la vénération de la Vierge Marie. Dans le camp protestant, la piété et les rites catholiques furent dénigrés, la figure de Marie devint marginale.
- Chacune des Églises développa des traits particuliers en opposition aux autres. Dans l'espace catholique, la papauté devient, davantage qu'au Moyen âge, le signe distinctif. On insiste sur le mérite, les sacrements, le culte des saints et de la Vierge, la hiérarchie et la culture du visible. Dans l'espace protestant la prédication est placée au centre du culte, célébré dans la langue du peuple. Les sacrements sont parfois marginalisés. La papauté est remplacée par des autorités territoriales.
- La théologie se concentre en priorité sur la controverse et la polémique. Les haines et les préjugés sont attisés, les masses populaires, qui n'avaient guère la possibilité de connaître les différences théologiques, se perdaient dans les chicanes de bas étage. La formation des confessions a obéré pendant des siècles le vivre ensemble des chrétiens et l'avenir du christianisme. Ce seront le piétisme, les Lumières et d'autres tendances contemporaines qui ouvriront la voie à l'œcuménisme.

### Orientation bibliographique

- Joseph Lortz, *La Réforme de Luther*, Paris, 1970.
- *Histoire du christianisme*, sous la direction de J.M. Mayeur, Ch. et S. Pietri, A. Vauchez, M. Venard, tome 7 : *De la Réforme à la Réformation (1450-1530)*, Paris, Desclée, 1994 ; tome 8 : *Le temps des confessions (1530-1620)*, 1992.
- Marc Lienhard, *Identité confessionnelle et quête de l'unité. Catholiques et protestants face à l'exigence œcuménique*, Lyon, Olivétan, 2007.
- Bernard Lauret, *La théologie, une anthologie*, tome III, Nicole Lemaitre, Marc Lienhard (dir.), *Renaissance et Réformes*, Paris, Cerf, 2010.
- Marc Lienhard, *Luther, ses sources, sa pensée, sa place dans l'histoire*, Genève, Labor et Fides, 2016.

### Textes œcuméniques

- Église Catholique. Fédération Luthérienne Mondiale, *La doctrine de la justification. Déclaration Commune*, Bayard Éditions – Centurion / Fleurus – Mame, Les Éditions du Cerf / Labor et Fides, 1999.
- *Du Conflit à la Communion. Commémoration luthéro-catholique de la Réforme en 2017*, Rapport de la Commission internationale de dialogue luthéro-catholique romaine, *Istina* LVIII (2013), n°3, juillet-septembre, p. 269-330.